
L'Utopie spartiate

Françoise Ruzé



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/kentron/1313>

DOI : 10.4000/kentron.1313

ISSN : 2264-1459

Éditeur

Presses universitaires de Caen

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2010

Pagination : 17-48

ISBN : 978-2-84133-369-1

ISSN : 0765-0590

Référence électronique

Françoise Ruzé, « L'Utopie spartiate », *Kentron* [En ligne], 26 | 2010, mis en ligne le 06 mars 2018, consulté le 17 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/kentron/1313> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/kentron.1313>



Kentron is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-NoDerivatives 3.0 International License.

L'UTOPIE SPARTIATE

P. Cartledge, spécialiste de l'histoire spartiate, écrivait en 1999 : « *Sparta, by way of the mirage, was the fons et origo of the whole Western tradition of political utopiography* »¹. Il est de fait qu'aucune cité antique n'a connu pareille distorsion entre la réalité et les histoires racontées sur elle, qu'aucune non plus n'a suscité d'engouements aussi fanatiques et surprenants, alors même qu'elle fut somme toute assez banale. Il y a là de quoi s'interroger. Certes, ce n'était pas n'importe quelle cité. Hérodote nous apprend que Sparte était considérée comme la plus importante cité de Grèce par le Lydien Crésus au milieu du VI^e siècle, et celle que les Grecs avaient trouvée la plus apte à prendre le commandement contre les Perses en 481. Mais le poète Euripide, dans *Andromaque* (entre 430 et 425), situe cette supériorité au seul niveau militaire, en faisant déclarer par Pélée à Ménélas :

Si les Spartiates n'avaient la réputation de la lance et la pratique du combat, pour le reste, sachez-le, vous ne seriez supérieurs à personne (v. 724-726).

Ce point de vue semble avoir été alors assez répandu, suggérant que les contemporains ne furent pas responsables de l'érection en Utopie de la Sparte des VII^e-V^e siècles. Quelle que soit leur hostilité à la démocratie athénienne (que l'on a beaucoup grossie, je crois), ni Platon ni Aristote ni même Xénophon n'en font la cité de leurs rêves. *Alcibiade I* ([Platon], fin IV^e ?) présente une cité fort peu différente des autres, et même les réformes attribuées à Lycurgue, une fois dépouillées de toute la légende hellénistique et traduites dans des termes ordinaires, trouvent de multiples correspondances dans les autres cités archaïques.

L'apparition du mythe et son développement semblent dus essentiellement à trois causes. D'abord le fait que cette grande puissance – du moins à la mesure de l'époque – n'a guère laissé de témoignages directs, car les Spartiates avaient le goût du secret, permettant ainsi toutes les affabulations, et ils se sont montrés peu ouverts aux étrangers, même si l'on a beaucoup exagéré leur xénophobie. Ensuite, on a voulu expliquer les surprenants succès des Spartiates en 405 et leurs revers en

1. Cartledge 1999, 328.

370-369 : la période où tout allait bien pour cette cité aurait correspondu au temps où les règles fixées par son législateur étaient encore respectées, ce Lycurgue qui avait permis un redémarrage de la cité *ex nihilo*. Ajoutons enfin que, pour certaines personnes allergiques à la démocratie, Athènes lui servit de repoussoir : c'est à Sparte et non à Athènes que M. Barrès² vibre d'émotion et sent vivre sa culture classique. Et pourtant, il n'y voit guère qu'un splendide paysage et des noms. La démocratie athénienne ne cachait pas ses tares – prise au premier degré, sa littérature a même pu la desservir sur le plan politique et idéologique –, et dès la fin du V^e siècle, Sparte devint une sorte de contre-modèle construit par ceux qui n'aimaient pas la vie politique athénienne, notamment les Socratiques. Moyennant quoi, certains se sont ensuite plu à inventer sur de faibles bases une Sparte de rêve et à s'en servir pour alimenter diverses utopies, notamment dans les périodes les plus novatrices ou les plus agitées de l'histoire moderne³ : Renaissance, Europe des Lumières, mouvements nationalistes des XIX^e et XX^e siècles culminant avec le nazisme. Cette récupération fut favorisée par la multiplication des traductions de Plutarque, notamment celle d'Amyot en 1559. Nous allons tenter de suivre quelques-uns des détours qui ont mené d'abord au mythe de Lycurgue, le législateur auquel est attribuée la conception d'une cité vertueuse, ensuite à l'utopie spartiate, c'est-à-dire au désir de construire une nouvelle société et un nouvel État en revendiquant une filiation avec Sparte.

Depuis quelques décennies, cette Sparte mythique et utopique a fait l'objet de plusieurs études, larges ou ponctuelles. Étude de la construction du « mirage spartiate » par François Ollier, qui voit en Critias le premier responsable de ce mirage⁴, étude critique des sources par E.N. Tigerstedt, place de Sparte dans la pensée européenne par E. Rawson, mirage économique par S. Hodkinson. Des analyses plus ponctuelles ont fait surgir l'importance prise par le « modèle » spartiate dans les utopies modernes, entre autres C. Mossé pour l'époque de la Révolution française, plusieurs savants à l'appel de N. Birgalias *et al.* en 2002 pour toutes sortes de penseurs ou d'idéologues, F. Chapoutot dernièrement pour l'idéologie national-socialiste. Enfin, la question des utopies a été largement étudiée et débattue dans les trois dernières décennies du XX^e siècle. Si j'ajoute qu'aucune étude sur un aspect particulier de Sparte n'omet d'insister sur le décalage entre les récits et ce que

2. Barrès 1906.

3. Sur l'importance des traductions de Plutarque, entre 1559 (Amyot) et 1803 (Ricard), en passant par Dacier (1721), pour nourrir les phases de *spartomania* dans la pensée politique, voir Quantin 1988, qui souligne les adaptations inconscientes des traductions à la pensée de leur auteur, à l'exception d'Amyot dont il souligne la remarquable fidélité au texte.

4. Rôle de sa *Lakédaimoniôn Politéia* et de ses références à Sparte lors de l'installation de la tyrannie des Trente qu'il dirigea ; je dirais que cela lui permit d'être aussi le premier destructeur du mythe, car le régime dont il porte largement la responsabilité trahissait totalement Sparte, dans ses institutions et sa société, laquelle ne s'y trompa point et favorisa sa fin.

nous pouvons percevoir de la réalité⁵, il peut paraître superflu d'aborder encore ce sujet, mais je crois que le moment est venu de marquer ce que l'histoire de l'utopie spartiate a gagné à ces diverses recherches.

Du mythe de Lycurgue chez Hérodote à la Sparte totalitaire de Plutarque

Quiconque cherche à se faire une idée de ce que fut Sparte aux époques archaïque et classique devrait (mais nous ne le faisons pas!) s'abstenir de lire Plutarque, du moins ses *Vies de Lycurgue, d'Agésilas, d'Agis et Cléomène*, et même de *Lysandre*: il a figé une Sparte réinventée, qui a déformé ensuite la lecture faite des auteurs plus anciens. De fait, l'évolution historiographique nous permet de voir comment on est passé peu à peu de la vision d'une Sparte simplement différente des autres dans quelques détails et dans sa permanence institutionnelle, chez les auteurs du V^e siècle avant J.-C.⁶, à une construction de la cité idéale ou, du moins, de morceaux de cité idéale, car tous ne s'intéressaient pas aux mêmes domaines. Pour mieux comprendre les délires utopiques postérieurs, il est nécessaire de faire le point sur les distorsions infligées à l'histoire spartiate dès l'Antiquité.

La capacité des Spartiates à surmonter les deux grandes crises liées aux conflits avec les Messéniens⁷ a fait l'admiration des Grecs. De plus, Hérodote souligne que, si Athènes se vante de sa victoire sur les Perses à Marathon en 490 et de son rôle prépondérant dans celle de Salamine en 480, c'est Sparte qui fut choisie par les Grecs pour commander à leurs troupes dans la guerre contre les Perses, et c'est elle qui permit aux Grecs d'organiser leur défense contre les Perses par le sacrifice des siens aux Thermopyles peu auparavant⁸. Dans l'épithaphe attribuée à Simonide de Kéos pour ces trois cents Spartiates conduits par Léonidas, « Ô étranger, va dire aux Lacédémoniens que nous reposons ici pour avoir obéi à leurs ordres », tout est dit de ce que sera la légende de Sparte, véhiculée par les intéressés eux-mêmes, relayés par Hérodote: laconisme plus expressif que de longs discours, héroïsme fait d'un total dévouement à la patrie, strict respect de ses lois. Au grand dam des Athéniens, les Spartiates incarnent alors la lutte pour la liberté, liberté seulement tempérée par le respect des lois⁹: ils ont lutté contre les tyrans, ils refusent de se soumettre au Mède

5. À titre d'exemple, Hodkinson 2000, chap. 2-3 pour les réalités économiques, ou Ducat 1990.

6. Cf. Hodkinson 1994.

7. Il s'agit de la seconde guerre de Messénie, au VII^e siècle, – dont l'importance dramatique est illustrée par des poèmes de Tyrtée – et de la révolte de la fin des années 460, appelée aussi « troisième guerre de Messénie ».

8. Hdt. VII & VIII.

9. Selon Hérodote (VII, 104), Démarate, le roi déchu de Sparte, déclare à Xerxès à propos de ses compatriotes: « Bien que libres, ils ne le sont pas en tout, car ils ont un maître, la loi, et ils la redoutent encore bien plus que tes sujets ne te craignent; du moins font-ils tout ce qu'elle leur ordonne, et

et, plus tard, ils ne plieront pas face aux Macédoniens. C'est au nom de la liberté qu'ils sont appelés par leurs alliés à rompre avec Athènes en 432, ou par les Grecs des îles et d'Asie à les aider dès 413 à secouer le joug athénien ou perse. Alors même qu'on les dit repliés sur eux-mêmes, menacés sans cesse par leurs hilotes, ils apparaissent dans tout leur éclat à la fin du V^e siècle : ils sont vus comme les véritables maîtres du Péloponnèse – la rhétorique identifie « les Péloponnésiens » à l'ensemble de ceux que Sparte contrôle¹⁰ –, et ils forcent l'admiration (et la crainte) par leurs succès militaires, en Égée, en Asie ou en Attique ; même s'ils décevront vite ceux qui avaient voulu se libérer de la tutelle athénienne, cette impressionnante montée en puissance a incité Hérodote, Thucydide ou Xénophon à trouver des explications. Derrière ces succès, ils voient la qualité des institutions et des comportements (courage et obéissance, patriotisme et esprit de sacrifice). Hérodote s'intéresse au législateur, Lycurgue, en lui attribuant le retour au calme d'une cité en proie aux violences et l'établissement de solides bases institutionnelles qui devaient consolider durablement la paix retrouvée ; peu après, Thucydide célèbre la stabilité remarquable des institutions sur plusieurs siècles et évoque un mode de vie qui atténue l'effet des inégalités (I, 18, 1).

Si certains critiquent l'altérité par rapport aux Athéniens¹¹, cette différence entre les deux cités alimente par ailleurs tout un courant « laconisant », parfois un peu ridicule, mais qui se renforce grâce à l'évolution du rapport de forces¹². Avec le sentiment d'une dépossession du pouvoir ressenti par les aristocrates athéniens à mesure que s'affirme la démocratie, et avec le prolongement de la guerre du Péloponnèse et la victoire finale de Sparte, un courant laconophile se développe, qui voit dans cette victoire la réussite de la formation des jeunes et de la discipline civique, sans s'attarder sur les conditions réelles dans lesquelles elle fut acquise¹³. Il ne nous reste malheureusement que des bribes des études en vers et prose de Critias, le sophiste âme damnée de la tyrannie de 404 / 403, sur la *Politeia des Lacédémoniens*¹⁴, mais ce ne sont que louanges. Ce courant laconophile est conforté par les

elle leur ordonne toujours la même chose : ne fuir le combat devant aucun ennemi, quel qu'en soit le nombre, et rester ferme à sa place pour vaincre ou mourir » (trad. personnelle).

10. D'où notre expression « Ligue du Péloponnèse », alors que les Anciens disaient « Sparte et ses alliés ».
11. C'est le thème sous-jacent de l'« oraison funèbre » pour les premiers morts de la guerre du Péloponnèse que Thucydide (II, 37-45) fait prononcer à Périclès.
12. Cf. Ruzé 2007.
13. En effet, les Spartiates ont bénéficié de l'aide de l'Empire perse, et ils ont trompé les cités en jouant les libérateurs ; mais ils ont détruit la flotte athénienne à Aïgos Potamoï grâce à l'habileté de Lysandre, opposée à la sottise de stratèges athéniens qui se sont méfiés des conseils pertinents d'Alcibiade (Xén., *Hell.* II, 1, 23-28).
14. Dans ce qui reste de ses textes, notons l'insistance de Critias sur la sobriété des Spartiates (DK fr. 6 [= Athénée, X, 432 d]) et sa remarque sur leur valeur acquise à force d'exercices (DK fr. 9 [= Stobée, *Flor.* III, 29, 11] : ἐκ μελέτης πλείους ἢ φύσεως ἀγαθοί).

succès postérieurs de Sparte, notamment par son rôle dans l'application de la Paix du Roi de 386, qui fait d'elle le « gendarme de la Grèce », et par l'impressionnante personnalité d'Agésilas. Comment comprendre de telles réussites sinon en supposant une cité aux institutions remarquables ?

Or, Sparte change considérablement entre la dernière décennie du V^e siècle et la fin des années 370. D'abord elle est redevenue comme les autres (impérialisme, aventure, goût de la richesse), mais elle n'a pas adapté ses règles sociales à cette évolution ; aussi souffre-t-elle de maux profonds : déséquilibre démographique, menace hilotique, conflits intérieurs¹⁵. Le problème fut, pour les admirateurs de Sparte, d'expliquer pourquoi ce qui était caché est devenu très visible depuis la fin du V^e siècle : les inégalités, la timocratie qui n'est plus une affaire de mérite mais de fortune, prennent une importance croissante (Platon, *Rép.* VIII, 544-551). Certains préfèrent incriminer l'empire et l'afflux de richesses, tandis que d'autres pensent que cette évolution est inhérente au système. Ainsi Aristote insiste-t-il sur le rôle des femmes dans la transmission des biens, ce qui favorise la concentration des fortunes, sur la pauvreté, qui entraîne la corruption des épheures, et sur l'excès d'austérité, qui, en donnant le désir d'outrepasser la loi, contrecarre les effets de l'apprentissage¹⁶. De fait, le développement de la pauvreté va radicalement changer la société spartiate. Alors que tout un courant de pensée, nourri notamment par Xénophon, admet cette pauvreté mais en nie les conséquences, Aristote (*Politique*, II, 1270 a-1271 a) insiste au contraire sur ses effets, notamment à cause de la nécessaire contribution au *system* : c'est elle, et non l'insuffisance physique ou morale, qu'il rend responsable de l'exclusion civique et donc de l'oliganthropie qui concerne les seuls citoyens complets.

Qu'elle soit structurelle ou conjoncturelle, cette évolution partage avec la politique fanatiquement anti-thébaine d'Agésilas la responsabilité du rude traumatisme que fut la défaite infligée par les Béotiens à Leuctres en 371, défaite suivie de l'invasion de son territoire et de la perte de la Messénie. C'est dans ces années, lorsque Sparte cesse d'être une référence pour les nostalgiques du pouvoir aristocratique, que naît vraiment, par contraste, le mythe de Lycurque, auquel on attribue une vision d'ensemble de la société idéale et des institutions à mettre en œuvre pour la réaliser. Par la reconstruction intellectuelle de la cité issue des réformes de Lycurque, Sparte devient un mythe.

Ainsi Xénophon¹⁷, qui se flattait d'être l'ami d'Agésilas, consent à une critique implicite de la politique extérieure de ce dernier, mais il célèbre sa personnalité

15. Comme en témoignent le complot de Cinadon, les problèmes posés par la personnalité de Lysandre et le destin étrange de Pausanias : voir Ruzé & Christien 2007, 247-254.

16. On retrouve également dans [Platon], *Alcibiade I*, la critique de cette austérité exigeante.

17. Très étudié depuis quelques années, comme en témoignent les travaux et les colloques organisés par C. Tuplin ainsi que le colloque publié par N. Richer dans *Ktèma* 2007.

comme un pur produit de l'éducation spartiate, concentrant toutes les vertus publiques, morales et physiques¹⁸. Avec sa *Lakédaimoniôn Politeia* (désormais LP), il crée véritablement le mythe de Lycurgue, qui sera la source de l'utopie spartiate¹⁹. Il consacre de longues pages à la formation des jeunes, organisée par l'État, donc égale pour tous, impliquant les filles comme les garçons ; son objectif était que tous acquièrent les qualités requises pour être un bon Spartiate digne de ce nom : la *kalokagathia* et la *sophrosynè*, la qualité et la sagesse raisonnable assurant le bon ordre et la modération²⁰. Grâce à cette éducation, tous intègrent les règles de base et s'habituent à la sélection par l'*agôn*, qui met chacun à égalité avec les autres dans la rivalité pour les charges ou les honneurs : seul le mérite est pris en compte. En même temps, elle assure l'apprentissage de l'austérité et, surtout, de l'obéissance dans le respect de l'autorité et des anciens : *peitharchia* (obéissance à l'autorité) et *aidôs* (retenue, pudeur, crainte et respect) sont les deux vertus cardinales.

Dès lors, point n'est besoin de parler de répartition égalitaire : chacun dispose des moyens pour imposer sa personnalité, et comme le travail est interdit, il n'est pas possible de s'enrichir ; à quoi bon, du reste, puisque la manifestation des signes extérieurs de richesse est impossible et que tous bénéficient de la nourriture au *syssition*, auquel ils contribuent à égalité. Pas de construction utopique, dans ce petit ouvrage, mais une série de règles de vie et de politique, que l'auteur prétend (ou croit réellement) avoir vu fonctionner lors d'un séjour dans la région²¹. Tout au plus y trouvons-nous une acceptation sans discussion du mythe d'un Lycurgue auteur de réformes appliquées des siècles durant, mais menacées en ce début de IV^e siècle. Après Xénophon, le sens des réalités tend à disparaître et les débats autour de Sparte deviennent le plus souvent théoriques.

La question de l'influence de Sparte sur l'utopie platonicienne est complexe : si Platon ne semble pas faire référence à Sparte lorsqu'il propose sa cité idéale, sa *République* a très probablement coloré la vision que Plutarque a donnée de l'austérité spartiate et de la formation des jeunes, et elle a donc joué un rôle important dans le façonnement de l'utopie lycurguénne. Malgré les critiques d'Aristote, le courant péripatéticien de la fin du IV^e siècle, représenté notamment par Dicarque et par

18. Cf. Tuplin 2004 ; Richer 2007.

19. L'ouvrage est-il à situer entre 396 et 383, comme ce fut longtemps admis ? Mais le chapitre XIV semble faire allusion à des événements postérieurs ; aussi David 2007 propose-t-il une date entre 378 et 371.

20. Fouchard 1997, 167 sq., 211, 229-232. Cette sorte de sagesse était considérée comme une vertu aristocratique : les citoyens spartiates seraient par nature et par formation des aristocrates.

21. Il reconnaît toutefois (LP, XIV) que l'amour de la richesse s'est introduit, et il suggère que la politique extérieure en est responsable, thème qu'Isocrate développe également en se montrant très sévère envers les Spartiates.

Théophraste, idéalise volontiers la cité laconienne²². Or, à mesure que les philosophes renforcent la louange de Sparte, les Spartiates s'éloignent de leurs *nomima*, négligeant et la formation des jeunes et la vie collective tout comme l'entraînement militaire. C'est ce que constatent orateurs et historiens. N.R.E. Fischer²³ a mis en évidence la critique sévère d'Isocrate, qui ne porte pas sur le régime ancien mais sur le déclin actuel, lié au refus de continuer à accepter les contraintes communautaires au profit d'habitudes « de cupidité, d'injustice, d'oisiveté et de cruauté ». Les cinq premiers paragraphes du livre XV de Diodore de Sicile, qu'on dit inspirés par Éphore, sont une condamnation sans réserve de ce qu'est devenue Sparte au IV^e siècle ; certes, il parle surtout de la politique extérieure et de son échec, mais il voit dans la violence et le mépris envers les alliés le témoignage de l'incapacité des Lacédémoniens à maîtriser leur hégémonie, leur pouvoir, puis les menaces pesant sur celui-ci²⁴.

Nous en arrivons ainsi à un moment capital dans la genèse de l'utopie spartiate. Après le « déclin » proclamé du IV^e siècle, les difficultés que connaît la cité au siècle suivant pour résister à la ligue achaienne menée par Aratos de Sicyone et pour se reconstruire après l'échec d'Areus l'amènent à une sorte de réaction « fondamentaliste » se réclamant de Lycurgue : il s'agit, pour retrouver la grandeur passée, de reconstituer un corps civique suffisant et valeureux de citoyens-soldats, faisant alors surgir le mythe de la répartition égalitaire du sol. L'échec de la première tentative réformatrice par Agis IV, assassiné en 241, n'arrête pas Cléomène III (235-221), qui mène à bien la réforme foncière, abolit les dettes²⁵, reconstitue le corps civique avec des Spartiates pauvres et des Périèques, réorganise les syssities et surtout l'*agôgè* – qui ne s'appelle plus *paideia* – grâce à l'action du stoïcien Sphairos de Borysthène²⁶, rétablissant ainsi discipline et austérité, quitte à malmener les institutions politiques.

Autour de cela éclôt un véritable foisonnement intellectuel : c'est à qui fera le mieux connaître les prétendues institutions de Lycurgue, auxquelles il faut revenir. Ce sont les auteurs des III^e et II^e siècles qui ont transmis l'essentiel du mythe de Sparte, et parmi eux, nous pouvons citer Polybe, qui voyait en elle la seule cité susceptible

22. Dicéarque (fin IV^e siècle) rédigea une *Politeia des Lacédémoniens* qui eut tant de succès à Sparte, selon la *Souda*, qu'on l'aurait lue chaque année aux jeunes. Théophraste (fin IV^e-début III^e siècle) est, à notre connaissance, le premier à affirmer que la fortune n'est pas un objet de désir à Sparte (Plut., *Lyc.* X, 2).

23. Fischer 1994.

24. Même sévérité chez Théopompe de Chios, *FGrH* 115 F 192 et 232 (= Athénée 536 b-d).

25. Ce n'est pas une simple mesure démagogique : le rétablissement de l'interdiction de la monnaie d'or et d'argent contrarie les possibilités d'emprunt ; or, si les dettes sont abolies, le prêt n'est plus attractif. C'est aussi une mesure de protection sociale : ne pas permettre au plus riche de réduire le plus pauvre à sa merci et de le conduire à l'exclusion. De plus, si chacun détient un lot de terre, le prêt n'a plus aucune justification.

26. Cf. Kennell 1995, 98-102 ; Ducat 2006.

de rivaliser avec Rome pour la qualité de ses institutions politiques, mais aussi celle où la formation et l'organisation sociale évitent toute possibilité de rivalité et de discorde entre les citoyens. Il est notre première source qui affirme l'égalité foncière²⁷. Ce gros propriétaire foncier révisé par l'idée d'un partage égalitaire célèbre l'égalité spartiate pour expliquer la vie politique pacifiée, la concorde entre des citoyens qui, ignorant la cupidité, défendent leur pays d'un commun élan. Sa critique vient de ce que ce système lui paraît incompatible avec une politique étrangère dynamique et agressive; de fait, elle causera sa perte.

Tous ces éléments furent ensuite récupérés et réorganisés par Plutarque dans des récits à succès, notamment dans sa *Vie de Lycurgue* et dans les *Vies* des deux rois « révolutionnaires » *Agis et Cléomène*²⁸ : il en fait un système complet et fermé sur lui-même, une véritable utopie, en combinant ses trois thèmes favoris : l'égalité, l'austérité, qui rend la richesse inutile, et la concorde entre des citoyens qui n'ont aucune raison de se jalouser. Tout est vu sous l'angle de l'intérêt moral, que ce soit la nature des revenus, les repas communs ou l'éducation des jeunes. Il avait constitué un recueil de sources, les *apophtegmes*, grâce auquel nous pouvons suivre en partie les manipulations de la documentation²⁹. Il suffit de légers glissements pour modifier complètement l'image de Sparte. Par exemple, à Xénophon il peut emprunter l'interdiction de tout métier manuel (*Moralia* 239 d-e), l'absence d'attrait pour la richesse et le travail de la terre par les hilotes; mais il ajoute à cela l'existence d'un loyer convenu (*apophora*) que les hilotes devaient verser au maître du *kléros*, loyer qu'il était interdit d'augmenter, afin d'inciter les hilotes à bien travailler dans l'espoir de bénéfices et d'empêcher les citoyens de désirer plus³⁰; ainsi introduit-il l'idée d'égalité, qui mène à l'affirmation d'un partage égalitaire du sol avec des lots dont l'importance est mise en rapport avec la quote-part à verser au *syssition* et avec une redistribution constante à l'occasion des décès et des naissances. Avec Plutarque, les *Homoioi* de Xénophon ne sont plus simplement des « Semblables » mais des « Égaux ».

27. Polybe, VI, 45, 3-4 : « Les particularités de la constitution (*politeia*) des Lacédémoniens, à ce qu'on dit, sont d'abord relatives à la propriété du sol, dont personne ne possède plus que les autres : il faut que tous les citoyens aient une part égale du territoire de la cité (*politikè khôra*) ; deuxièmement, elles concernent l'acquisition de l'argent, lequel n'a aucune valeur chez eux : il en résulte que toute compétition entre la plus ou moins grande fortune est entièrement éliminée de leur vie civique (*politeia*) » (trad. Weil retouchée). Cf. Lévy 1987.

28. Trogue Pompée, selon le résumé de Justin (*epitoma* 3, 2-3), avait déjà abordé les points essentiels que l'on retrouve chez Plutarque : Hodkinson 2000, 37-60. Voir aussi Mossé 2007.

29. Cf. Ducat 2002.

30. *Nomima lac.* 41 (239 d-e), cf. Hodkinson 2000, 50 pour cet exemple de manipulation. Par ailleurs, nous pouvons observer, à la suite de ce savant, des correspondances fréquentes dans la présentation par Plutarque des deux rois révolutionnaires et de Lycurgue.

Utopie et spartomanie

Ainsi, d'Hérodote à Plutarque, Sparte n'est plus seulement une cité différente des autres, idéalisée pour la qualité de sa vie civique et l'importance de ses succès militaires, mais une cité reconstruite par des intellectuels qui la jugent parfaite, aussi longtemps qu'elle fut fidèle à Lycurgue. Des ingrédients essentiels à la transformation en utopie se trouvaient présents dans le mythe de Sparte : on en avait fait une cité isolée du reste de l'humanité, presque une île de « bons sauvages », une cité répartie sur des bases entièrement nouvelles avec Lycurgue, une cité qui faisait participer toute sa population civique, hommes, femmes et enfants, à l'idéologie collective ; elle répondait donc à la définition proposée par B. Baczko :

Le type idéal d'utopie serait la représentation globale d'une Cité Nouvelle qui serait en rupture radicale avec la société existante, refuserait toute continuité et imaginerait un recommencement de l'histoire à son point zéro. [...] Il revient à la cité utopique de s'emparer de l'idée de bonheur collectif et de mettre en image la félicité publique³¹.

Cette « félicité » s'exprime entre autres par les réjouissances communes que sont les danses, chants et autres concours, ce « théâtre d'honneur et d'émulation » que Rousseau préconise pour le gouvernement de la Pologne.

Pour les penseurs politiques qui, tel Machiavel³², à la suite de Platon et de Polybe, s'intéressent tout particulièrement à l'équilibre des institutions politiques, Sparte est une référence utile ; mais lorsqu'il s'agit de rêver à l'État parfait, on exalte des éléments plus spectaculaires. Cela peut devenir pur délire, lorsque le modèle antique est convoqué pour changer le monde de façon radicale en créant l'État totalitaire. Pourtant, les *Vies* de Plutarque elles-mêmes marquent bien le passage du fait – ou prétendu tel – au commentaire moralisant et admiratif de l'auteur. Mais qui veut utiliser Sparte pour nourrir son projet utopique ne s'arrête pas à ces distinctions.

Peu importe, quand il ne s'agit plus pour le penseur ou l'homme politique d'être un nouveau Lycurgue réformateur et conciliateur, mais un Lycurgue révolutionnaire et tyrannique. En imaginant que Sparte fut bien celle que l'on rêve, on donne un poids supplémentaire à l'utopie proposée : elle devient réalisable puisqu'elle a existé. Et cette existence est due à un homme à qui l'on attribue la faculté de transformer complètement les mœurs de ses contemporains, Lycurgue, dont les réformes auraient été respectées durant des siècles et reprises au III^e siècle par les rois réformateurs, Agis et Cléomène, qui voulurent redresser une cité qui s'était perdue en s'éloignant

31. Baczko 1978, 31-33.

32. Birgalias 1996.

des mœurs anciennes. Pourquoi un nouveau législateur ne parviendrait-il pas à en faire autant dans son pays, en s'appuyant sur les bons principes de Lycurgue³³ ?

Parmi ses réformes, deux ensembles ont particulièrement nourri les utopies à venir : l'égalité et le mépris de la richesse, d'une part, la formation de la jeunesse et son contrôle par l'État pour aboutir à la création d'un « homme nouveau », d'autre part³⁴. On comprend, dès lors, que les deux périodes historiques les plus atteintes de « spartomanie » furent celles où l'on a envisagé une refonte du corps social et où des « législateurs » furent tentés de réaliser des États « totalitaires », contrôlant les individus dans toute leur vie : la révolution montagnarde et l'Allemagne hitlérienne³⁵. Dans les deux cas, ces utopies laconisantes furent précédées de courants de pensée qui avaient fait de Sparte une cité de référence : le XVIII^e siècle et une partie des Lumières³⁶, les nationalismes des XIX^e-XX^e siècles.

Plus nocifs pour Sparte que ne l'a été Plutarque, les penseurs et idéologues des périodes marquées par une spectaculaire « spartomanie », entre le XVI^e et le XX^e siècle, ont construit une image de la cité qui paraît insupportable aux esprits humanistes et démocrates. Condorcet a exprimé au mieux, dans un texte mal connu, toute l'hostilité que Sparte avait pu susciter chez un certain nombre de tenants des Lumières, de la physiocratie, de la liberté individuelle³⁷, même s'il exempte Lycurgue des reproches faits à Rousseau ou aux responsables de la Terreur, grâce au remarquable effort intellectuel qui a consisté à le replacer dans son temps ; une belle démonstration de méthode historique, éblouissante de lucidité et d'esprit critique : nous sommes diamétralement à l'opposé de l'utopie. Mais dans l'ensemble, comme l'a fort bien écrit P. Cartledge, la récupération de Sparte par des idéologues totalitaires fascinés par ce qu'ils y voient d'ordre, de discipline, de hiérarchie militaire, de subordination de tout objectif particulier au bien de l'État, « *has tarnished Sparta's reputation as a political ideal or model in modern western liberal-democratic societies, probably irreparably* »³⁸. De fait, malgré la multiplication des études sur Sparte qui sont autant de mises au point critiques des sources antiques et des interprétations modernes, cette cité n'est toujours pas vraiment réhabilitée dans le milieu des historiens.

33. Par exemple Rousseau, selon Touchefeu 1999. Sur l'omniprésence de la figure du Législateur au XVIII^e siècle et l'élection de Lycurgue comme modèle privilégié, cf. Quantin 1989.

34. Sur « l'homme nouveau » de la Révolution française, voir Ozouf 1989, 116-157.

35. Associée à des idéologies qui menèrent à la Terreur, jacobine ou nazie, Sparte fut honnie ensuite ; voir par exemple Schlieben-Lange & Knapstein 1988, sur la réaction après Thermidor.

36. Voir notamment la monumentale étude de Grell 1995. J'ai préféré me concentrer sur la France des Lumières à cause de son importance pour la Révolution, mais nous aurions bien des parallèles ailleurs, en Angleterre notamment, comme en témoignent deux ouvrages collectifs : Powell & Hodkinson 1994 et Birgalias *et al.* 2007.

37. Garlan 2002 ; Condorcet [1792-1794] 2004.

38. Cartledge 2004, 170.

L'impossible égalité

Le thème de l'égalité dans l'austérité s'appuie sur ces passages de la *Vie de Lycurgue* de Plutarque, qu'il faut citer pour bien saisir le décalage entre les textes et l'usage qui en fut fait :

VIII, 1. La deuxième réforme de Lycurgue et la plus audacieuse fut le nouveau partage des terres. [...] 3. Pour bannir de Sparte l'insolence (*hybris*), l'envie, le vice, le luxe et les maladies sociales plus anciennes encore et plus graves que celles-là, à savoir la richesse et la pauvreté, [il] persuada aux citoyens de mettre tout le pays en commun, d'en faire d'abord un nouveau partage, puis de vivre tous égaux (*homaleis*) entre eux, avec les mêmes lots (*isoklèroi*) pour se nourrir [...]. 7. La grandeur de chaque lot était calculée de façon à rapporter soixante-dix médimnes d'orge pour l'homme et douze pour la femme, avec des fruits et des légumes en proportion. 8. Il pensait qu'ils auraient ainsi assez de nourriture pour maintenir leur force et leur santé et qu'ils n'avaient pas besoin d'autre chose. [...]

IX, 2. Il commença par décider que la monnaie d'or et d'argent n'aurait plus cours et que l'on n'emploierait plus que la monnaie de fer [...]. 6. Par là le luxe, dépouillé peu à peu de ce qui l'animait et l'alimentait, se flétrit de lui-même. [...]

X, 1. Pour attaquer davantage encore le luxe et supprimer le désir de richesse, il introduisit aussi sa troisième réforme, la plus belle : les repas en commun (*syssitia*). [...] XVI, 1. [...] Si [le nouveau-né] était bien conformé et robuste, [les plus anciens de la tribu] ordonnaient de l'élever et lui assignaient un des neuf mille lots de terre³⁹ (trad. Flacelière-Chambry-Juneaux [CUF] retouchée).

À partir de là, et des commentaires de Plutarque, se sont développés trois éléments de l'utopie économique et sociale : l'égalité du niveau de vie, appuyée sur une répartition égalitaire des terres, débarrassant la société des maux qui découlent de l'enrichissement des uns et de la pauvreté croissante des autres ; ajoutons-y l'interdiction de la monnaie d'or ou d'argent, et nous avons une vie sociale sereine. Il est intéressant de confronter le texte de Plutarque aux conclusions qu'en tire l'article de l'*Encyclopédie* :

[Lycurgue] brisa tous les liens de la parenté, en déclarant tous les citoyens de *Lacédémone* enfants nés de l'état. C'est, dit un beau génie de ce siècle, l'unique moyen d'étouffer les vices, qu'autorise une apparence de vertu, & d'empêcher la subdivision d'un peuple en une infinité de familles ou de petites sociétés, dont les intérêts,

39. Ces deux dernières lignes, qui n'abordent même pas la question pratique des modalités de retour du *klèros* à l'État et de sa réaffectation à un jeune, constituent l'unique mention d'une propriété collective dans nos sources. Cependant, dès le IV^e siècle, il avait été admis que Sparte fut perdue par les inégalités nées de la liberté de céder sa terre et de tester, notamment par Aristote, alors même qu'il ne croyait pas à la stricte égalité.

presque toujours opposés à l'intérêt public, éteindraient à la fin dans les âmes toute espèce d'amour de la patrie.

Pour détourner encore ce malheur, & créer une vraie république, Lycurgue mit en commun toutes les terres du pays, & les divisa en 39 mille portions égales, qu'il distribua comme à des frères républicains qui feroient leur partage. [...]

Les procès s'éteignirent avec l'argent : comment auroient-ils pu subsister dans une république où il n'y avoit ni pauvreté ni richesse, l'égalité chassant la disette, & l'abondance étant toujours également entretenue par la frugalité ? Plutus fut enfermé dans Sparte comme une statue sans âme & sans vie ; & c'est la seule ville du monde où ce que l'on dit communément de ce dieu, qu'il est aveugle, se trouva vérifié : ainsi le législateur de *Lacédémone* s'assura, qu'après avoir éteint l'amour des richesses, il tourneroit infailliblement toutes les pensées des Spartiates vers la gloire et la probité. Il ne crut pas même devoir assujettir à aucunes formules les petits contrats entre particuliers. Il laissa la liberté d'y ajouter ou retrancher tout ce qui paroîtroit convenable à un peuple si vertueux & si sage⁴⁰.

Nous trouvons donc cette idée largement répandue en ce XVIII^e siècle, et justifiée par Sparte, que, si tous mènent un même genre de vie, en se contentant de peu, le désir de richesse disparaît automatiquement, la concorde et l'harmonie règnent, et une véritable aristocratie s'installe, celle qui reconnaît le mérite de chacun⁴¹ ; de plus, le pur patriotisme peut se développer sans être contrarié par les intérêts personnels. Sparte apporte donc la « preuve » que l'égalité est possible avec tous les bienfaits qui en découlent, et les mises en garde d'historiens comme Grote⁴² ne seront d'aucun effet sur le maintien de telles interprétations : la réalité, la cohérence du texte n'intéressent pas celui qui croit avoir trouvé la confirmation de ses espérances ou de ses élucubrations et qui utilise le passé comme garant des possibilités d'avenir.

Tout un courant qui fait de la propriété privée la source de tous les maux convoque cette Sparte réinventée pour servir de modèle, non pour l'exploitation des terres, car l'hilotisme n'a pas bonne presse, non pour « l'oisiveté » des citoyens monopolisés par l'armée et la politique, mais pour préconiser la propriété collective des terres⁴³, en insistant sur le versement d'une part des revenus à la collectivité qui

40. *Encyclopédie*, IX, 153B-154A. L'article « Lacédémone » semble dû au Chevalier de Jaucourt, qui pourrait bien avoir pillé sans vergogne la *Lacédémone ancienne et nouvelle* (1675) de Guillet de Saint George, dit de la Guilletière. L'article « Sparte » serait en partie de Diderot.

41. Dès l'Antiquité on a joué sur la valeur de *timè* dans « timocratie » : récompense de la valeur ou valeur économique ?

42. George Grote (1794-1871) publia entre 1846 et 1856 une remarquable *History of Greece* en douze volumes.

43. Alors que le seul texte antique sur lequel s'appuyer est Plut., *Lyc.* XVI, 1, cité plus haut et dont nous constatons qu'il est contredit par Plutarque lui-même. Voir Hodkinson 2000 et, plus précisément, Hodkinson 2007, 418.

nourrit les hommes. Le premier, me semble-t-il, à l'exprimer clairement, est Thomas More dans son *Utopia* (1516), qui fait de Plutarque « l'auteur favori » des habitants de sa cité. Il rejette le militarisme spartiate, mais s'appuie sur les pratiques lacédémoniennes pour lutter contre les innombrables méfaits nés de la coupure sociale entre les travailleurs productifs et « les nobles, les riches et même de très saints abbés » qui ne cherchent qu'à s'enrichir. « Tant que le droit de propriété sera le fondement de l'édifice social, la classe la plus nombreuse et la plus estimable n'aura en partage que disette, tourments et désespoir ». Dans l'île d'Utopia, « les habitants se regardent comme les fermiers plutôt que comme les propriétaires du sol » ; comme à Sparte, on peut échapper à cette coupure sociale, car la terre n'y est pas appropriée et elle est destinée à la seule nourriture des habitants, ne permettant donc ni le trafic ni le luxe.

En fait, peu nombreux furent ceux qui s'engagèrent dans cette voie radicale, tel l'abbé Mably qui, dans ses *Principes des Lois* (1776) par exemple, reprend l'idée de la nocivité de la propriété privée, s'appuyant sur l'exemple des Spartiates, qui n'auraient jamais connu que l'usufruit de la terre. Dans l'ensemble, les idéologues de « l'utopie socialiste », tels E.G. Morelly (1717-env. 1778) ou Dom Léger-Marie Deschamps (1716-1774), prônent la communauté des biens mais rejettent le système spartiate : Dom Deschamps rêve d'une société dans laquelle les citoyens, travailleurs autant qu'il est nécessaire, seraient égaux au point d'être interchangeables ; donc ni hilotes ni constante émulation⁴⁴ ; E.G. Morelly, quant à lui, associe le bonheur de son utopie à l'absence de propriété privée, certes, mais aussi à l'absence d'État et de morale répressive⁴⁵ ; nous sommes bien loin de Sparte. D'une façon générale, la propriété collective du sol n'aura guère d'avenir jusqu'aux utopies communistes. Sparte n'était après tout qu'une cité de nantis vivant du travail des autres. En revanche, des penseurs se réfèrent à Sparte pour suggérer une répartition égalitaire du sol, suscitant la colère des Physiocrates, pour qui la propriété, qui est de l'ordre de la nature, est liée au progrès et celui-ci ne saurait se faire sans espoir de profit.

Mais Sparte revient au premier plan dès lors que l'on s'attache à analyser les causes de la dépopulation ou plutôt de la misère qui l'engendre. Car ce qui intéresse le plus dans le modèle spartiate, ce n'est pas tant la répartition égalitaire du sol, que beaucoup omettent ou savent irréalisable, que la suppression du déséquilibre des fortunes et de la cupidité : un minimum vital assuré à chacun, la disponibilité de tous pour le service de l'État et l'absence d'intérêt pour l'enrichissement et le luxe. Pour ce courant résolument hostile aux Physiocrates, Sparte a pu être un modèle de vertu et de sagesse. Rousseau, après hésitations, a fini par admettre la propriété, mais avec des réserves :

44. Voir les deux études fort bien documentées de Hodkinson 2000 et 2007.

45. Morelly [1755] 1970 ; cf. Baczkó 1978, 160 sq.

On voit comment l'idée de la propriété remonte naturellement au droit de premier occupant par le travail. Cela est clair, net, simple [...]. De là jusqu'au droit de propriété [...], il n'y a plus qu'un pas, après lequel il faut s'arrêter tout court⁴⁶.

Autrement dit, ne pas développer le commerce de la terre et lier la propriété au travail. Convaincu que les Spartiates avaient compris que la richesse et le désir d'acquisition sont sources de tous les maux sociaux, il célèbre, dès son *Discours sur l'inégalité*, la construction par les Spartiates d'une société robuste dans laquelle la nature joue plus de rôle que l'argent :

La nature en use précisément avec eux comme la loi de Sparte avec « les Enfants de Citoyens » ; elle rend forts, et robustes ceux qui sont bien constitués, et fait périr tous les autres ; différente en cela de nos sociétés, où l'État, en rendant les enfants onéreux aux pères, les tue indistinctement avant leur naissance⁴⁷.

Entendons par là que la pauvreté détourne les hommes de la paternité ; elle crée donc la sélection, mais une mauvaise sélection, car on n'a pas su « nettoyer l'aire et écarter tous les vieux matériaux, comme le fit Lycurgue à Sparte, pour élever ensuite un bon édifice »⁴⁸. Et Rousseau développe l'idée que partout où augmentent et la richesse et la pauvreté, le pays court à la catastrophe. Aussi prévoit-il dans son *Projet de Constitution pour la Corse*, en 1765, de faire disparaître l'argent, car « il faut que tout le monde vive et que personne ne s'enrichisse. C'est là le principe fondamental de la prospérité de la nation »⁴⁹, moyennant quoi les seules cités qui connurent de réels citoyens furent Sparte, Rome et Genève. À Sparte, ni argent, ni désir d'opulence, ni affrontement du luxe et de l'indigence ; faisons la même chose en Pologne : « rendre l'argent méprisable et s'il se peut inutile », afin d'avoir « une nation libre, paisible et sage, qui n'a ni peur ni besoin de personne »⁵⁰.

Une cité égalitaire, un modèle d'équilibre et de vertus, comme le proclamera, en 1788, le très érudit abbé Barthélemy dans son *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce* : « jamais, dans aucun État on ne vit une si grande soumission aux lois, tant de désintéressement, de frugalité, de douceur et de magnanimité, de valeur et de modestie » (chap. LI). Oubliés les rituels de mépris envers les hilotes, les critiques d'Aristote sur le déséquilibre social, la disparition des citoyens de plein droit ; il n'y

46. Rousseau [1762] 1969, IV, 332-333.

47. Rousseau [1755] 1964, III, 135.

48. *Ibid.*, 130.

49. Rousseau [1765] 1971, III, 924 ; cf. Biou 1978. Sur l'environnement intellectuel de Rousseau à Genève et le thème du combat contre la richesse, voir Touchefeu 1999, 28 sq. ; sur Rousseau et l'égalité : Rosso 1980 ; sur Sparte, une arme de combat pour Rousseau : Cartledge 1999, 323-328.

50. Rousseau [1772] 1964, III, 1003 et 1004.

a plus que des citoyens partageant à égalité pouvoirs et terres, parce qu'ils doivent à leur formation commune une commune capacité à prendre en charge leur cité. On comprend bien que des idéologues de la Révolution se soient inscrits dans cette ligne, conscients qu'ils étaient que la démocratie, fondée sur l'égalité « civile », n'avait aucun sens si certains travaillaient comme des esclaves pour rester indigents et si tous n'avaient pas accès à l'instruction – nous y reviendrons⁵¹. Le bon gouvernement n'est pas celui qui confisque, mais celui qui fait que l'inégalité n'ait pas lieu d'exister. La nuance est importante et donne toute sa valeur à l'utopie spartiate : ne pas tenter de supprimer l'inégalité, tâche insurmontable⁵², mais retirer les privilèges liés à la richesse, aussi bien les marques de distinction politique que de supériorité sociale. Point de vue parfaitement illustré par le discours du député de Corrèze, Brival, à la Convention en 1792 :

Interrogeons Lycurgue pour savoir par quelle route il parvint à rendre les Spartiates le peuple le plus vertueux et le plus sage de la Grèce : il vous répondra que ce fut en rendant tous les citoyens égaux. Le législateur eut à lutter contre l'orgueil insensé qui se repaît des distinctions. Appelé par sa naissance au gouvernement, il fit sacrifice de tous ses privilèges pour servir d'exemple à ses concitoyens qui, par la sagesse de ses lois, devinrent les dominateurs de l'Asie et les arbitres de la Grèce⁵³.

F. Brunel constate qu'en l'an III :

Montagnards et Jacobins semblent obsédés par l'idéal égalitaire du petit producteur indépendant, par le refus du salariat [*Il s'agit pour eux de mettre en accord leur politique et la morale*]. Cette morale explique l'idéal austère, hérité d'une Sparte mythique (et sans hilotes), qui soutient les *Défenses* de Billaud-Varenne, de Collot d'Herbois et des « martyrs de prairial »⁵⁴.

Il est étrange de retrouver plusieurs références à Sparte et à Lycurgue sous la plume d'un autodidacte comme Babeuf, toujours autour du thème d'une attribution à chacun de la terre suffisante pour faire vivre sa famille. Dès son *Cadastre Perpétuel* (1789), il déclare dans son introduction :

La terre, mère commune, eût pu n'être partagée qu'à vie et chaque part rendue inaliénable, de sorte que le patrimoine individuel de chaque Citoyen eût toujours

51. Guerci 1998.

52. Revault d'Allones 1986 souligne la tension constante entre souhait et réalité.

53. Cité par Mossé 1989, 99.

54. Brunel 1979, 471 sq.

été assuré et imperdable. [...] De quel joli manoir chaque chef de famille n'aurait-il pas pu jouir ? [...] Les Lois contraires n'ont prévalu que parce que les hommes ont manqué de lumières⁵⁵.

Si, en 1791, il reproche à Robespierre et Péthion de ne pas avoir « insisté sur cette conséquence capitale qui découle naturellement du principe d'*égalité des droits* : à tous *éducation égale et subsistance assurée* », leur opposant la sobriété du code de Lycurgue qui énonçait des lois claires et simples sur la propriété⁵⁶, il approuve les propositions de Robespierre au club des Jacobins (avril 1793), qui ne vont pas jusqu'à préconiser la disparition rêvée de la propriété, mais qui sauvegardent l'essentiel, à savoir son encadrement, lui retirant ses effets nocifs et assurant le droit de chacun à l'existence. En mai 1794, Babeuf écrit dans une lettre au Procureur de la commune de Paris, Anaxagoras Chaumette :

[...] toi, Robespierre, qui as précisément défini la propriété, qui as tracé les bornes dans lesquelles ce droit doit être resserré pour l'empêcher d'être pernicieux à la grande majorité sociale [...]. Viens, tu es notre législateur ! Et vous, Jacobins ! qui avez adopté à l'unanimité l'œuvre sublime de ce digne mandataire [...], venez vous ranger à côté de notre Lycurgue, vous êtes ses adjoints et ses estimables coopérateurs⁵⁷.

Déçu par la Terreur, puis par la réaction thermidorienne, il se lance dans la « conspiration des Égaux », dont les membres, selon Buonarroti lui-même, « voulaient la frugalité, la simplicité et la modestie des beaux jours de Sparte »⁵⁸. C'est encore Sparte qui est invoquée dans le « Manifeste des Plébéiens » de 1795, parce qu'elle témoigne de la réalisation possible de leur utopie :

L'égalité de fait n'est pas une chimère. L'essai pratique en fut heureusement entrepris par le grand tribun Lycurgue. On sait comment il était parvenu à instituer ce système admirable où les charges et les avantages de la société étaient également répartis, où la suffisance était le partage imperdable de tous, et où personne ne pouvait atteindre le superflu. Tous les moralistes de bonne foi reconnurent ce grand principe et cherchèrent à le consacrer⁵⁹.

55. Suit donc un développement sur la nécessité d'une éducation nationale afin d'éclairer le peuple. Cf. Babeuf 1988, 165 sq.

56. Lettres au curé jacobin Jacques-Marie Coupé du 20 VIII et du 10 IX 1791 ; cf. Babeuf 1988, 196 sq. et 202.

57. Babeuf 1988, 209 ; cf. Bart 1993, 357 sq.

58. Buonarroti 1828, 5 sq.

59. *Le Tribun du Peuple*, 35 mars 1795, dans Babeuf 1988, 271.

Sparte invite donc à traiter également les nantis et les démunis et à mépriser la richesse, voire à faire la honte de la richesse et de l'oisiveté, afin d'assurer l'égalité civile. Saint-Just, dans son *Rapport sur les factions de l'étranger* (mars 1794), décrit un paradis :

Ce ne fut point le bonheur de Persépolis que nous vous offrîmes ; ce bonheur est celui des corrupteurs de l'humanité ; nous vous offrîmes le bonheur de Sparte et celui d'Athènes dans ses beaux jours ; nous vous offrîmes le bonheur de la vertu, celui de l'aisance et de la médiocrité ; nous vous offrîmes le bonheur qui naît de la jouissance du nécessaire sans superfluité ; nous vous offrîmes pour bonheur la haine de la tyrannie, la volupté d'une cabane et d'un champ fertile cultivé par vos mains. Nous offrîmes au peuple le bonheur d'être libre et tranquille, et de jouir en paix des fruits et des mœurs de la Révolution ; celui de retourner à la nature, à la morale, et de fonder la République⁶⁰.

Dès lors, on comprend pourquoi le girondin Vergniaud s'est lancé dans une critique très sévère de Sparte pour dénoncer le projet des Jacobins lors du débat de mai 1793 sur la propriété : tout y passe, et notamment ce que les « spartanisants » passaient sous silence, le partage des terres et l'interdiction de la monnaie, c'est-à-dire la fin du travail des citoyens, les hilotes et les étrangers s'en chargeant ; la petite dimension d'un territoire sans commune mesure avec la France, l'insupportable austérité ; bref veut-on « un gouvernement austère, pauvre et guerrier comme celui de Sparte »⁶¹ ?

D'une façon générale, nous retrouvons les termes mêmes employés par Plutarque pour condamner la perversion du système social et la déliquescence du patriotisme par le désir d'acquérir toujours plus au prix de l'accroissement de l'inégalité. Mais peu d'hommes des Lumières et de la Révolution furent sensibles à la contradiction, inhérente au mythe spartiate, entre ce désir d'égalité et le souci de nourrir une population « oisive », c'est-à-dire occupée par ses tâches politiques et militaires. Discrets sur l'ilotisme et, plus encore, sur les périèques, les idéologues spartanisants soit proposent une répartition des tâches entre producteurs et soldats, tous citoyens, soit espèrent une société pacifique dans laquelle la défense serait secondaire.

L'utopie spartiate de l'égalité n'a plus cours après la Révolution, marquée qu'elle était par son lien idéologique avec la Terreur⁶². Elle n'intervient guère dans les idéologies socialistes du XIX^e siècle : on a cessé d'associer Sparte à la démocratie. Comme les citoyens spartiates ne sont pas des modèles d'agriculteurs, on ne pourra pas non plus les appeler à l'aide pour le « retour à la terre ». Plus tard, l'Allemagne

60. Saint-Just (Gratien 1946), 212.

61. *Ibid.*, 92.

62. Voir, par exemple, Luzzatto 2001, 51.

national-socialiste leur fera une place de choix, en liaison avec les théories racistes : les Spartiates sont de tous les Grecs ceux qui ont le plus longtemps conservé le caractère nordique, celui des Aryens, avec leur ancrage à la terre, leur goût de la discipline et la fermeté de leurs mœurs ; bref, comme le notait en 1969 E. Rawson dès le début de son introduction : « l'admiration pour Sparte atteignit une conclusion fantastique sous les nazis ; pour certains auteurs de cette époque, Sparte était le plus purement nordique des États grecs et un exemple de vertus national-socialistes »⁶³. Nous y reviendrons.

Le ministre nazi de l'agriculture, R.W. Darré, partisan d'une ré-agrarisation de l'Allemagne, voyait en Sparte un modèle ; pour lui, Sparte fut perdue par l'abandon de la loi sur les héritages interdisant le cumul des lots ; cela entraîna une baisse démographique, parce qu'il y avait trop de pauvres, et la fin de l'eugénisme, parce que la sélection n'était plus possible. Ce qui a « dénordifié » Sparte, ce ne sont pas les guerres, mais l'éloignement de « son sain fondement paysan ». H. Lichtenberger confirme que Hitler souhaitait une société de paysans-propriétaires moyens, avec un seul héritier, ce qui aboutit à une loi interdisant de vendre ou partager sa terre sans autorisation d'un tribunal spécial. Grâce à quoi on pourrait assurer une autarcie alimentaire essentielle à l'indépendance⁶⁴. La passion pour Sparte est telle qu'on oublie le rôle des hilotes et le rapport favorable bonnes terres / population en Laconie.

Formation de la jeunesse et vertus civiques

Lorsque nous lisons la *LP* de Xénophon ou que nous déchantons la *Vie de Lycurgue* des ajouts et commentaires de Plutarque, nous ne pouvons qu'être frappés par la remarquable innovation pédagogique des Spartiates, véritables créateurs d'une instruction publique commune à tous les enfants de citoyens, soucieuse du corps et de l'esprit, adaptant les exigences à l'âge de l'enfant et concernant même les filles, encore que nous soyons peu renseignés là-dessus⁶⁵. Et Sparte serait parvenue à des résultats admirables, formant des citoyens solides, capables de se modérer, d'accepter la vie en communauté, d'obéir aux lois et à ceux qui veillent à leur application, d'offrir sans hésitation leur vie pour leur patrie ; bref, selon Rousseau, ils réalisèrent une « République de demi-Dieux plutôt que d'hommes, tant leurs vertus semblaient

63. Rawson 1969. Trois publications nous fournissent les éléments essentiels de la récupération de Sparte par les Nazis : Lichtenberger 1936, Losemann 2007 et Chapoutot 2008.

64. Lichtenberger 1936, 211-213.

65. C'est peut-être ce qui permet à Cartledge 2004, 168, d'y voir un modèle pour les *Public Schools* du XIX^e siècle, créées par Thomas Arnold de Rugby. Il me semble que le propos était assez différent, car ce n'est pas l'épanouissement de l'individu ni les valeurs de « l'homme de bien » que recherche l'éducation à la Spartiate, d'où les vives critiques de Condorcet, analysées entre autres par Baczkó 1996, 589 *sq.*

supérieures à l'humanité»⁶⁶. Il y a là de quoi nourrir les utopies, et là encore le XVIII^e siècle nous fournit de multiples illustrations.

C'est le cas de Rollin (1661-1741), qui fut successivement professeur, recteur (à deux reprises) de l'Université de Paris, directeur du Collège de Beauvais, et dont le *Traité des études* (1726) témoigne de la profondeur de sa réflexion sur l'enseignement à donner aux enfants ; c'est lui qui, le premier, selon M. Legagneux, établit un lien étroit entre « le lacédémonisme et l'exaltation de l'éducation publique »⁶⁷ :

Le grand principe de Lycurgue, et Aristote le répète en termes formels, était que, comme les enfants sont à l'État, il faut qu'ils soient élevés par l'État et selon les vues de l'État. C'est pour cela qu'il voulait qu'ils fussent élevés en public et en commun, et non abandonnés au caprice des parents, qui, pour l'ordinaire, par une indulgence molle et aveugle et par une tendresse mal entendue, énervent en même temps et le corps et l'esprit de leurs enfants⁶⁸.

Certes, il épure légèrement le texte de Plutarque sur lequel il s'appuie, afin de faire de l'éducation spartiate un objectif à atteindre et de justifier l'instruction publique face aux réticences que provoquait l'idée de retirer l'instruction des enfants du cadre familial. Il sut trouver les mots pour attirer sur ce modèle antique la bienveillance des pouvoirs publics en affirmant que l'éducation assure « l'amour de la patrie, le respect des lois du pays, le goût des principes et des maximes de l'État »⁶⁹ ; la preuve en est que les lois de Lycurgue « se conservèrent pendant plus de cinq cents ans ».

La fermeture des collèges de Jésuites en 1762 va redonner du poids à Rollin (qui avait connu quelques déboires à cause de ses sympathies jansénistes), et du même coup relancer le modèle spartiate. Tout un courant de penseurs influencés par lui aboutit à Rousseau, à l'*Encyclopédie* et à la Révolution.

Dans l'*Encyclopédie*, Sparte serait le modèle de l'éducation formatrice, celle qui fait triompher la culture contre la nature :

On ne considère ordinairement Lycurgue que comme le fondateur d'un état purement militaire, & le peuple de *Sparte*, que comme un peuple qui ne savoit qu'obéir, souffrir, & mourir. Peut-être faudroit-il voir dans Lycurgue celui de tous les philosophes qui a le mieux connu la nature humaine, celui, sur-tout, qui a le mieux vu jusqu'à quel point les lois, l'éducation, la société pouvoient changer l'homme, & comment on pouvoit le rendre heureux en lui donnant des habitudes qui semblent opposées à son intérêt et à sa nature⁷⁰.

66. Rousseau [1750] 1964, III, 12.

67. Legagneux 1972, 113.

68. Cité par Legagneux 1972, 140.

69. Cité par Legagneux 1972, 142 sq.

70. *Encyclopédie*, XV, 432.

Il s'agissait de créer en l'homme des mœurs nouvelles qui lui soient comme une seconde nature, et cela grâce à l'éducation par l'État :

Lycurque, fort différent de tant de médiocres législateurs, avoit combiné les effets, l'action, la réaction réciproque du physique & du moral de l'homme, & il voulut former des corps capables de soutenir les mœurs fortes qu'il vouloit donner ; c'étoit à l'éducation à inspirer et à conserver ces mœurs, elle fut ôtée aux pères, & confiée à l'état ; un magistrat présidoit à l'éducation générale, et il avoit sous lui des hommes connus par leur sagesse et par leur vertu⁷¹.

Le résultat prodigieux, c'est qu'il n'est pas besoin de religion, mais d'une nature transformée par l'atmosphère ambiante pour produire des hommes doués de raison, forts et vertueux :

Il semble que la nature n'ait jamais produit des hommes qu'à *Lacédémone*. Partout le reste de l'univers, le secours des sciences ou des lumières de la religion ont contribué à discerner l'homme de la bête. A *Lacédémone* on apportoit en naissant, si l'on peut parler ainsi, des semences de l'exacte droiture & de la véritable intrépidité. On venoit au monde avec un caractère de philosophe et de citoyen, & le seul air natal y faisoit des sages et des braves. C'est-là que, par une morale purement naturelle, on voyoit des hommes assujettis à la raison, qui, par leur propre choix, se rangeoient sous une austère discipline, et qui soumettant les autres peuples à la force des armes, se soumettoient eux-mêmes à la vertu : un seul Lycurque leur en traça le chemin, & les Spartiates y marchèrent sans s'égarer pendant sept ou huit cens ans : aussi je déclare avec Procope, que je suis tout *lacédémonien*. Lycurque me tient lieu de toutes choses ; plus de Solon ni d'Athènes⁷².

Ainsi, ce n'est pas un simple éloge, mais un véritable enthousiasme pour la réussite d'un tel système d'éducation, si beau et si bien productif qu'il n'est point besoin de chercher d'autres modèles.

Nous retrouvons chez Rousseau, avec un peu moins de dévotion pour Sparte, bien des idées semblables sur le rapport entre le renforcement du corps en obligeant les jeunes à se confronter à la nature, et le courage, grâce à la robustesse acquise, et donc à la sagesse. Il est intéressant de constater qu'avec les nuances nécessaires, le chapitre 4 – « Éducation » – des *Considérations sur le gouvernement de Pologne* (1772) rappelle fortement Xénophon et Plutarque. Il l'introduit ainsi :

C'est ici l'article important. C'est l'éducation qui doit donner aux âmes la forme nationale, et diriger tellement leurs opinions et leurs goûts, qu'elles soient patriotes

71. *Encyclopédie*, XV, 433.

72. *Encyclopédie*, IX, 152B.

par inclination, par passion, par nécessité. Un enfant, en ouvrant les yeux, doit voir la patrie, et jusqu'à la mort ne doit plus voir qu'elle. Tout vrai républicain suça, avec le lait de sa mère, l'amour de sa patrie, c'est-à-dire des lois et de la liberté. Cet amour fait toute son existence; il ne voit que la patrie, il ne vit que pour elle; sitôt qu'il est seul, il est nul; sitôt qu'il n'a plus de patrie, il n'est plus; et s'il n'est pas mort, il est pis⁷³.

Suivent des précisions sur une éducation nationale gratuite, pour les pauvres, dont tout le contenu serait réglé par la loi, dont les instituteurs seraient recrutés au mérite parmi les hommes honorables, qui accorderait une importance primordiale aux exercices physiques, avec des jeux communs et publics auxquels devraient participer même ceux qui sont élevés chez leurs parents, et, enfin, que contrôlerait un collège de magistrats. On voit sans peine l'influence des pratiques spartiates. L'objectif est de « dénaturer » l'homme pour en faire un citoyen; de même que son modèle lacédémonien est celui d'un dressage de jeunes animaux pour en faire de bons citoyens et de bons soldats, il s'applique à transformer l'animal humain en un être social⁷⁴. La gageure est d'en faire un citoyen à la fois libre et obéissant. Cela ne va pas sans quelques relents de totalitarisme, par exemple dans ses *Considérations sur le gouvernement de Pologne* – 2. « Esprit des anciennes institutions » – où il n'hésite pas à célébrer une Sparte utopique grâce à une accumulation de fausses affirmations:

Lycurgue entreprit d'instituer un peuple déjà dégradé par la servitude et par les vices qui en sont l'effet. Il lui imposa un joug de fer, tel qu'aucun autre peuple n'en porta jamais un semblable; mais il l'attacha, l'identifia pour ainsi dire à ce joug, en l'occupant toujours. Il lui montra sans cesse la patrie dans ses lois, dans ses jeux, dans sa maison, dans ses amours, dans ses festins; il ne lui laissa pas un instant de relâche pour être à lui seul: et de cette continuelle contrainte, ennoblie par son objet, naquit en lui cet ardent amour de la patrie qui fut toujours la plus forte ou plutôt l'unique passion des Spartiates, et qui en fit des êtres au-dessus de l'humanité. Sparte n'était qu'une ville, il est vrai; mais par la seule force de son institution cette ville donna des lois à toute la Grèce, en devint la capitale, et fit trembler l'empire persan. Sparte était le foyer d'où sa législation étendait ses effets tout autour d'elle⁷⁵.

Ils avaient lu Rousseau et souvent Plutarque, ces Révolutionnaires qui voulurent établir une école publique et l'utiliser pour forger un homme nouveau avec un nouvel esprit civique⁷⁶. Quelques citations, parmi beaucoup, expriment clairement les

73. Rousseau [1772] 1971, III, 533.

74. Voir les analyses de Biou 1978 et de Touchefeu 1999.

75. Rousseau [1772] 1971, III, 529.

76. Voir notamment Mossé 1989, 107-114; pour Revault d'Allones 1986, c'est l'incapacité à créer cet homme nouveau, tant désiré par les Jacobins, qui entraîna la Terreur.

objectifs. Déjà, en 1763, La Chalotais, procureur général au Parlement de Bretagne, avait rédigé un *Essai sur l'éducation nationale*, dans lequel il affirmait que

[...] nier la force de l'éducation, c'est nier contre l'expérience la force des habitudes. Que ne pourrait point une institution formée par les lois et dirigée par des exemples ! Elle changerait en peu d'années les mœurs d'une nation entière, chez les Spartiates elle avait vaincu la nature elle-même. Il y a un art de changer la race des animaux ; n'y en aurait-il point pour perfectionner celle des hommes⁷⁷ ?

Dans ses cahiers de doléances, le Tiers-État de Bar-le-Duc « demandait qu'on établît une école nationale qui, comme à Sparte, formât des hommes et des citoyens »⁷⁸. Un instituteur de Riom écrit au Comité d'instruction publique de la Législative que « le grand principe est que les enfants appartiennent plus à l'État qu'à leurs pères, et qu'ils soient élevés selon les vues de l'État »⁷⁹. On comprend alors que les Conventionnels se soient volontiers inspirés de Sparte dans leurs projets d'éducation « publique ». Avec la proclamation de la République le 10 août 1792, on veut « régénérer » la patrie sur le modèle des grands législateurs que furent Lycurgue ou Solon, dont les bustes sont placés le 10 mai 1793 dans la salle de réunion de la Convention aux Tuileries. Ceux qui veulent « régénérer » le peuple font appel à Lycurgue, et on s'affronte à propos du modèle éducatif spartiate. Le comité d'instruction publique créé par la Convention accouche de nombreux projets dont beaucoup s'inspirent de la *Vie de Lycurgue* : enlever les enfants à leur famille à partir d'un âge variable pour une éducation publique et commune ; formation patriotique par le chant, formation des plus jeunes par des aînés – en faisant silence sur la pédérastie tout comme Xéno-phon ; éducation identique pour les filles⁸⁰, importance de la gymnastique pour les futures mères. Un député de la Gironde, Alexandre Deleyre (1726-1796), propose des gymnases organisés comme les groupes de jeunes Spartiates, avec chants militaires et danses guerrières, dans lesquels on s'habituerait à la « vie fraternelle des Spartiates ». C'est une copie parfois *verbatim* de l'*agôgè* décrite par Plutarque que propose le projet de Le Peletier, lu par Robespierre à la Convention le 30 juillet 1793, après la mort de son auteur, et qui déclencha une vive polémique : éducation publique pour les filles et garçons de 5 à 11 / 12 ans, nourriture frugale, vêtement grossier, couchage « sans mollesse ». On en trouve l'écho dans les *Fragments d'institutions républicaines* de Saint-Just : « L'enfant, le citoyen appartiennent à la patrie. L'instruction commune est

77. Cité par Revault d'Allones 1986, 520, avec une erreur de date.

78. Roussel [1939] 1960, 159.

79. Cet instituteur reprend les idées de Rollin ; cf. Guillaume 1889, 399.

80. Ce qui va au-delà des institutions de Lycurgue, mais il avait déjà institué une formation publique pour les filles.

nécessaire. La discipline de l'enfant est rigoureuse »⁸¹ ; il doit être éduqué au silence, au laconisme et à la rigueur, au cours d'une formation collective. Robespierre déclare que « Sparte brille comme un éclair dans des ténèbres immenses », et Saint-Just rêve d'être un législateur à la Lycurgue qui réglerait tout.

Ce développement d'un enthousiasme pour le système spartiate irrite de bons esprits, tels Grégoire ou Condorcet. À propos du projet scolaire de Le Peletier, l'abbé Grégoire déclare dans ses *Mémoires* :

[...] par là, on faisait de la France une nouvelle Sparte, et on appliquait à trente millions d'hommes le régime d'une petite ville de la Grèce, tous les enfants devaient être enlevés à leurs parents et parqués dans des écoles⁸².

Il soulignait aussi les incompatibilités avec la société qu'ils envisageaient, telles l'absence de travail pour les citoyens ou « une sorte de communauté des biens ». Condorcet, qui avait mené la lutte contre le pouvoir des clercs dans l'enseignement, perçoit un autre cléralisme dans l'appel à imiter le système éducatif des Spartiates. En effet, il introduit une distinction fondamentale, que l'on a tendance à vouloir oublier de nos jours, entre l'éducation et l'instruction : de celle-là la charge revient à la collectivité, de celle-ci à la famille⁸³. Il redoute l'endoctrinement des esprits dans son « rapport sur l'instruction publique » de 1792 au point d'affirmer que « ni la constitution française, ni même la déclaration des droits de l'homme ne seront présentées à aucune classe de citoyens comme des tables descendues du ciel qu'il faut adorer et croire » : contre Moïse et Lycurgue, même combat. Nous trouvons dans les écrits de Condorcet la plus lucide mise à plat de l'utopie pédagogique inspirée de Sparte. Plus prosaïquement, d'autres adversaires du projet laconisant pensaient qu'il ne fallait pas retirer les enfants du travail productif...

Moins en vogue au XIX^e siècle, Sparte fut ensuite récupérée par les nationalistes et les racistes, l'admiration culminant avec les nazis qui revendiqueront une filiation directe.

Les références à Sparte sont innombrables dans les œuvres et discours de Hitler et de son entourage politique, comme s'il s'agissait de s'ancrer dans une civilisation antique pour recevoir ses lettres de noblesse⁸⁴. Les spécialistes de l'Antiquité et notamment de Sparte sont convoqués pour développer l'information sur cette cité grecque et fournir des manuels pour les écoles. V. Ehrenberg dut quitter le pays dès 1933, révilé par la tournure totalitaire que prenait le régime, W. Jaeger en

81. Saint-Just (Gratien 1946), 304.

82. Abbé H. Grégoire, *Mémoires*. Cité dans Mossé 1989, 112.

83. Condorcet [1791] 1994, 84. Sur l'hostilité à l'instruction publique pour tous, voir Coutel 1996.

84. Voir Losemann 2007 et Chapoutot 2008, 129-144 et 265-278 notamment.

fera autant en 1936, mais la grande majorité des autres se sentit en harmonie avec le III^e Reich et sa célébration de Sparte; leur enthousiasme paraît incroyable tant qu'on n'en a pas lu certaines expressions. Un ouvrage collectif sur Sparte, en 1940, porte comme dédicace: « Avec l'aide du Führer, nous projetons de construire un grand empire. L'exemple de Sparte doit nous inspirer ». Le pire de tous fut peut-être H. Berve, qui trouvait de telles affinités entre l'Allemagne et Sparte qu'il considérait que seuls les Allemands pouvaient comprendre la cité laconienne⁸⁵, qu'à leur exemple il fallait « éradiquer les formes inutiles de vie »⁸⁶; il a multiplié les conférences aux organisations nazies et aux forces armées, et publié en 1937 un livre célèbre, *Sparta*, dans lequel il affirme dès la préface:

Éducation de la jeunesse, esprit de corps, forme militaire de la vie, juste place assignée à l'individu après une mise à l'épreuve atteignant à l'héroïsme, devoirs et valeurs pour lesquels nous luttons aujourd'hui même. Tout cela semble avoir trouvé dans l'antique Sparte une réalisation exceptionnelle. [...] L'opiniâtreté avec laquelle une aristocratie pleine de dignité se ferme, pour le salut de son haut idéal, à un monde livré à un prestige extérieur, commercialisé, démocratisé, est profondément émouvante. Et on se réconcilie en quelque sorte avec la volonté des dieux, en voyant que ce ne sont pas ces fausses valeurs qui ont abattu Sparte [...], qu'elle a succombé finalement sur un champ de bataille⁸⁷.

Qu'est-ce qui semblait si remarquable dans la formation des Spartiates pour que la cité pût apparaître comme une utopie devenue réalité? C'est Berve qui l'explique, toujours dans sa préface:

Peu de réalités du monde antique rencontrent aujourd'hui un intérêt aussi général et aussi vif que l'État spartiate. Éducation des jeunes, esprit communautaire, mode de vie militaire, mise au pas et probation héroïque de l'individu, ces devoirs et ces vertus, donc, que nous avons redécouverts, nous apparaissent désormais dans une clarté totale et réalisés avec une absence de compromis qui nous engage à nous plonger dans cette communauté unique⁸⁸.

En premier lieu, une réponse au souci d'eugénisme par une sélection dès la naissance, un repli sur la « race » spartiate, c'est-à-dire « nordique », pour en conserver la pureté, une exclusion de ceux qui ne répondent pas aux exigences de la patrie,

85. Les Anglo-Saxons prendront leur revanche, car Sparte devint un sujet tabou dans l'Allemagne de l'après-guerre, et depuis quelques décennies, le regain d'intérêt pour les études spartiates est venu pour l'essentiel des Britanniques, autour de l'Université du Pays de Galles notamment.

86. Sur l'eugénisme, voir Hoffmann 2007.

87. Berve 1937, 7. Cette préface disparaîtra de la réédition de 1966; voir Rebenich 2002, 330-332, et Loseman 2007, 453.

88. Berve 1937, 7; cf. Chapoutot 2008, 265.

avec sélection des meilleurs. Quelques décennies plus tôt, la réussite de cet objectif avait été célébrée par M. Barrès en des termes qu'un nazi n'eût pas récusés :

Voici l'un des points du globe où l'on essaya de construire une humanité supérieure. Il est trop certain que la vie n'a pas de but et que l'homme pourtant a besoin de poursuivre un rêve. Lycurgue proposa aux gens de cette vallée la formation d'une race chef. Un Spartiate ne poursuit pas la suprématie de son individu éphémère, mais la création et le maintien d'un sang noble. Je sais tout ce qu'on a dit sur la dureté orgueilleuse de Sparte. Ces critiques sentent l'esprit subalterne. [...] Quant à moi, j'admire dans Sparte un prodigieux haras. Ces gens-là eurent pour âme de vouloir que leur élevage primât⁸⁹.

Les Spartiates sont de race pure ; on insiste volontiers sur l'origine « purement dorienne » des Spartiates proprement dits, les autres étant des périèques ou des hilotes. De plus, Sparte a su, au contraire d'Athènes, ne pas se laisser contaminer par des races inférieures : dans la revue *Volk und Rasse*, un article de 1939 sur les « Profils raciaux grecs » affirme que les Grecs de Laconie sont des migrants nordiques qui ont su conserver leur pureté ; du reste on y trouve fréquemment « les cheveux blonds, les yeux bleus et une haute taille »⁹⁰. Donc, il y a là un modèle largement exploité par la politique raciale du Reich, comme en témoigne la publication en 1940 d'un ouvrage d'O.W. von Vacano, archéologue et officier supérieur des *Hitlerjugend*, et destiné aux écoles Adolf-Hitler : *Sparte. La lutte pour la vie d'une race nordique de chefs*⁹¹. Ce n'est qu'un exemple parmi tous ceux qui insistent sur le modèle spartiate d'éducation.

En deuxième lieu, l'objectif de l'éducation répond parfaitement à celui du national-socialisme : il s'agit de former un homme non pour lui-même mais pour l'État ; l'individu ne compte pas, seulement la collectivité, divisée en un certain nombre de groupes dans lesquels chacun doit se fondre ; c'est ainsi que sont vues les *agélai*, groupes de jeunes⁹², et les *sysitia*, groupes d'adultes partageant leurs repas. Les *Homoioi* spartiates deviennent la préfiguration des SS, tandis que l'on s'efforce, dans les jeunesses hitlériennes et aussi dans les écoles Adolf-Hitler, de former à la Spartiate.

Puis les choix qui ont été faits des matières de base : gymnastique et musique sont essentielles, les deux servant au combat – endurcissement du corps, rythme des marches et entraînement pour le combat. C'est peut-être pour sauvegarder les

89. Barrès 1906, 231 sq.

90. Chapoutot 2008, 114 sq.

91. O.W. von Vacano, *Sparta. Der Lebenskampf einer nordischen Herrschicht*, Kempten, Bücherei der Adolf-Hitler-Schulen, 1940 (1943²). Nombreux exemples dans Losemann 2007, 455, et Chapoutot 2008, 271-274.

92. Voir Lichtenberger 1936, 156-161.

« humanités » que tant d'antiquisants ont voulu montrer la valeur paradigmatique des textes antiques. Bien entendu, ils restituent au poète Tyrtée une gloire un peu oubliée, mais en insistant sur les poèmes qui exaltent le jeune combattant courageux et en simplifiant l'interprétation⁹³.

Bref, la spartomanie nazie est telle que nous n'y croirions pas si nous n'avions tant de textes pour l'appuyer. Je voudrais prendre un dernier exemple, car il me paraît significatif: le 30 janvier 1943, à propos du verrou de Stalingrad et du sacrifice héroïque des divisions allemandes, Goering proclame :

Soldats ! La plupart d'entre vous auront entendu parler d'un exemple similaire dans la grande et violente histoire de l'Europe.

Même si les chiffres étaient moindres à l'époque, il n'y a finalement aucune différence dans l'acte en soi. Il y a deux mille cinq cents ans, un homme infiniment plus courageux et intrépide s'est dressé dans un petit défilé de Grèce avec trois cents de ses hommes, il s'appelait Léonidas. Il a fait face avec trois cents Spartiates, des hommes issus d'un peuple qui était fameux pour son courage et son intrépidité. Une masse infiniment supérieure en nombre a attaqué cette petite troupe sans relâche. Le ciel était noir des flèches décochées. Jadis, déjà, c'était un assaut de hordes qui se brisait contre l'homme nordique. Xerxès disposait d'une foule immense de combattants, mais les trois cents hommes ne plièrent et ne reculèrent pas, ils se battirent sans répit dans un combat sans issue, mais dont le sens allait au-delà de ce désespoir. Il arriva un moment où le dernier homme tomba. Dans ce défilé, on peut lire cette seule phrase : Passant, si tu vas à Sparte, dis-leur que tu nous a vus gésir comme le commandait la loi⁹⁴.

Ils étaient trois cents hommes, camarades, et des millénaires se sont écoulés depuis, mais ce combat et ce sacrifice demeurent l'exemple sublime de l'héroïsme militaire. Et l'histoire retiendra ce que nous vivons en ce moment : si tu vas en Allemagne, dis-leur que tu nous a vus combattre à Stalingrad comme le commandait la loi, la loi pour la sûreté de notre peuple⁹⁵ !

Nous voyons par là que l'assimilation rêvée des soldats allemands à leurs lointains frères de race spartiates est omniprésente. Sparte a du mal à s'en remettre.

Il faut conclure cette étude, qui pourrait être longtemps prolongée, comme en témoigne la bibliographie, pourtant incomplète, qui suit. L'utopie spartiate fut d'abord un temps d'émerveillement face à une cité qui avait eu la réputation d'avoir tenté plus de justice sociale – selon les critères de l'époque – et d'avoir

93. Ruzé & Christien 2007, 44-47.

94. Pastiche des vers de Simonide de Kéos cités *supra*, p. 19.

95. Chapoutot 2008, 465 sq.

voulu offrir à tous les enfants de citoyens l'égalité de traitement dans la faculté d'acquérir connaissances et qualités physiques, dans le mode de vie et les chances de se distinguer. Pour une démocratie telle qu'on la pensait aux XVIII^e-XIX^e siècles, et en occultant la servitude des hilotes, Sparte pouvait être un modèle puisque la souveraineté du peuple y était admise – mais celle d'un peuple sélectionné, celui des *Homoioi*, et d'un peuple guidé par les magistrats qu'il s'était donnés et par un Conseil de « sages ». On comprend d'autant mieux leur engouement qu'ils étaient éblouis par la réputation de stabilité et de longue durée du régime mis en place par Lycurgue : quel rêve dans les périodes troublées !

Malheureusement cela tourna au cauchemar lorsque ce fut intégré à une vision totalitaire de l'action politique. Avoir nourri la Terreur et le nazisme, quelle condamnation ! À cause d'eux, Sparte fut condamnée. À présent, c'est aux historiens de remettre en place à la fois les réalités antiques et les dérives modernes. À lire la profusion des études sur Sparte et sur l'utilisation de l'Antiquité depuis la Renaissance, on peut penser que le travail est en bonne voie. En effet, la distorsion entre ce qui reste caché des réalités de la cité lacédémonienne et la référence qu'elle est devenue rend excitant tout travail de recherche sur cette cité. Mais, par son goût du secret et la disparition des textes écrits, qui ne furent généralement ni gravés ni diffusés, elle nous a compliqué la tâche comme à plaisir.

Françoise RUZÉ

Professeur émérite à l'Université de Caen Basse-Normandie

Références bibliographiques

- AVLAMI C. (2001), « La critique de la démocratie "grecque" chez Germaine de Staël et Benjamin Constant », in Caucanas *et al.* 2001, p. 91-113.
- AZOULAY V. (2007), « Sparte et la *Cyropédie* : du bon usage de l'analogie », *Ktèma*, 32, p. 435-456.
- BABEUF G. (1988), *Écrits*, présentés par C. Mazauric, Paris, Messidor – Éditions sociales.
- BACZKO B. (1978), *Lumières de l'utopie*, Paris, Payot (Critique de la politique).
- BACZKO B. (1982), *Une éducation pour la démocratie. Textes et projets de l'époque révolutionnaire*, Paris, Garnier (Les Classiques de la Politique).
- BACZKO B. (1996), « Démocratie rationnelle et enthousiasme révolutionnaire », *MEFRIM*, 108, p. 583-599.
- BARRÈS M. (1906), *Le voyage de Sparte*, Paris, Librairie Félix Juven.
- BART J. (1993), « 1793, de l'utopie au mythe », in Naudin-Patriat 1997, p. 355-363.

- BEARZOT C. (2004), « Spartani 'ideali' e Spartani 'anomali' », in C. Bearzot, F. Landucci (éd.), *Contro le « legi immutabili »*. *Gli Spartani fra tradizione e innovazione*, Milan, Vita e pensiero Università (Contributi di storia antica ; 2).
- BERVE H. (1937), *Sparta*, Leipzig, Bibliographisches Institut AG (Meyers kleine Handbücher; 9) (reproduit, sans la préface, dans *Gestaltende Kräfte der Antike. Aufsätze und Vorträge zur griechischen und römischen Geschichte*, E. Buchner, P.R. Franke (éd.), C.H. Beck'sche Verlagsbuchhandlung, 1966, p. 58-207).
- BIOU J. (1978), « La théorie politique de Rousseau. L'homme et le citoyen », *AHRF*, 234, p. 501-533.
- BIRGALIAS N. (1996), « Machiavel et Sparte », *Lakônikôn Spoudaiôn*, p. 491-513.
- BIRGALIAS N. (1999), *L'Odyssée de l'éducation spartiate*, Athènes, Basilopoulos.
- BIRGALIAS N., BOURAZELIS K., CARTLEDGE P. (2007), *The Contribution of Ancient Sparta to Political Thought and Practice* (Sosipolis 2002), Pyrgos – Athènes, Ekdo-seis Alexandria.
- BLOCH E. (1977), *L'Esprit de l'utopie* (trad. rev. et corr. de *Geist der Utopie* [1923²]), Paris, Gallimard.
- BOUILLÉ M. (1988), *L'école, histoire d'une utopie ?*, XVII^e-début XX^e, Marseille, Rivages.
- BRASART P. (1991), « Le recours à l'antique dans le genre délibératif, 1789-1794 », in *La Révolution française et l'Antiquité*, R. Chevallier (éd.) Tours, Centre de recherches A. Piganiol (Collection CAESARODUNUM ; 25 bis), p. 13-24.
- BRUNEL F. (1979), « Sur l'historiographie de la réaction thermidorienne. Pour une analyse politique de l'échec de la voie jacobine », *AHRF*, 237, p. 455-474.
- BUONARROTI P. (1828), *Conspiration pour l'égalité dite de Babeuf*, Bruxelles, Librairie romantique.
- CANFORA L. (1983), « Dans la France des Lumières : liberté des Anciens, liberté des Modernes », *Annales ESC*, 38, p. 1075-1083 (à propos de Guerci 1979a).
- CARTLEDGE P. (1999), « The Socratics' Sparta and Rousseau's », in Hodkinson & Powell 1999, p. 311-337.
- CARTLEDGE P. (2004), « What have the Spartans done for us? Sparta's Contribution to Western Civilization », *G&R*, 51, p. 164-179.
- CAUCANAS S., CAZALS R., PAYEN P. (2001), *Retrouver, imaginer, utiliser l'Antiquité* (Actes du colloque international tenu à Carcassonne les 19 et 20 mai 2000), Toulouse – Carcassonne, Éditions Privat – Les Audois.
- CHAPOUTOT J. (2008), *Le national-socialisme et l'Antiquité*, Paris, PUF (Le nœud gordien).
- CHRISTIEN J. (1992), « Le mythe spartiate : essai en historiographie », *Lakônikou Spoudai*, 11, p. 93-104.

- CLOCHÉ P. (1942), « Aristote et les institutions de Sparte », *LEC*, 11, p. 289-313.
- CLOCHÉ P. (1943), « Thucydide et Lacédémone », *LEC*, 12, p. 81-113.
- CONDORCET M.J.A. de Caritat de (1791 [2004]), *Cinq mémoires sur l'instruction publique*, Présentations, notes, bibliographie et chronologie par C. Coutel et C. Kintzler, Paris, GF-Flammarion (GF Philosophie).
- CONDORCET M.J.A. de Caritat de (1792-1794 [2004]), *Tableau historique des progrès de l'esprit humain : projets, esquisse, fragments et notes*, publiés par le Groupe Condorcet, sous la direction de J.-P. Schandeler et P. Crépel, Paris, INED.
- COUTEL C. (1996), « L'instruction publique dans la constitution de l'an III », in *La Constitution de l'an III ou l'ordre républicain* (Actes du colloque de Dijon, 3-4 octobre 1996), Dijon, Éditions universitaires de Dijon (Publications de l'Université de Bourgogne), p. 315-328.
- DAVERIO-ROCCHI G. (2007), « La présentation de Sparte par Xénophon dans les *Helléniques*, la *République des Lacédémoniens* et l'*Agésilas* », *Ktèma*, 32, p. 391-404.
- DAVID E. (2007), « Xénophon et le mythe de Lycurgue », *Ktèma*, 32, p. 297-310.
- DOUSSET C. (2001), « Les orateurs révolutionnaires et l'Antiquité : l'exemple du midi languedocien », in *Caucanas et al.* 2001, p. 75-90.
- DUCAT J. (1983), « Le citoyen et le sol à Sparte à l'époque classique », *Annales de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Nice*, 45, p. 143-166.
- DUCAT J. (1990), *Les Hilotes*, BCH Suppl. XX, École française d'Athènes – de Boccard.
- DUCAT J. (2002), « Pédaritos, ou le bon usage des apophtegmes », *Ktèma*, 27, *Hommage à Edmond Lévy*, p. 13-34.
- DUCAT J. (2006), *Spartan Education. Youth and Society in the Classical Period* (E. Stafford, P.J. Shaw, A. Powell trad.), Swansea, Classical Press of Wales.
- Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences des arts et des métiers* (1765), D. Diderot, J. Le Rond d'Alembert (éd.), IX, p. 152^B-160^B; XV, p. 428^B-434^B (articles « Lacédémone » et « Sparte »), Neufchâtel, Samuel Faulche & Compagnie.
- FISCHER N.R.E. (1994), « Sparta Re(de)valued : some Athenian public attitudes to Sparta between Leuctra and the Lamian war », in *Powell & Hodkinson* 1994, p. 347-400.
- FOUCHARD A. (1997), *Aristocratie et démocratie. Idéologies et sociétés en Grèce ancienne*, Paris, Les Belles Lettres (Annales littéraires de l'Université de Franche-Comté; 656).
- GARLAN Y. (2002), « Condorcet et Lycurgue », *Ktèma*, 27, p. 39-43.
- GRELL C. (1995), *Le XVIII^e siècle et l'Antiquité en France*, Oxford, Voltaire Foundation (2 vol.).
- GUERCI L. (1979a), *Libertà degli antichi e libertà dei moderni : Sparta, Atene e i « philosophes » nella Francia del Settecento*, Naples, Guido (*non vidi*).

- GUERCI L. (1979b), «L'immagine di Sparta e Atene in Mably e nei fisiocratici», *QS*, 9, p. 71-108.
- GUERCI L. (1998), «Aspects du débat sur l'Égalité durant le *triennio* républicain», *AHRF*, 313, p. 409-430.
- GUILLAUME J. (1889), *Procès-verbaux du Comité d'Instruction publique de l'Assemblée législative*, Paris, Imprimerie nationale.
- HODKINSON S. (1994), «“Blind Plutos”? Contemporary images of the role of wealth in classical Sparta», in Powell & Hodkinson 1994, p. 183-222.
- HODKINSON S. (2000), *Property and Wealth in Classical Sparta*, Londres – Swansea, Duckworth – The Classical Press of Wales.
- HODKINSON S. (2007), «Five words that shook the world: Plutarch, *Lykourgos* 16 and appropriations of Spartan communal property ownership in eighteenth-century France», in Birgalias *et al.* 2007, p. 417-430.
- HODKINSON S., A. POWELL (éd.) (1999), *Sparta. New Perspectives*, Swansea, Classical Press of Wales.
- HOFFMANN G. (2007), «L'eugénisme spartiate en question, de Xénophon à Barrès», in Birgalias *et al.* 2007, p. 391-405.
- KENNEL N.M. (1995), *The Gymnasium of Virtue. Education and Culture in Ancient Sparta*, Chapel Hill – Londres, The University of North Carolina Press (Studies in the History of Greece and Rome).
- LEGAGNEUX M. (1972), «Rollin et le “mirage spartiate” de l'éducation publique», in J. Proust (éd.), *Recherches nouvelles sur quelques écrivains des Lumières*, Genève, Droz (Études de philologie et d'histoire), p. 111-162.
- LÉVY E. (1987), «La Sparte de Polybe», *Ktèma*, 12, p. 63-79.
- LICHTENBERGER H. (1936), *L'Allemagne nouvelle*, Paris, Flammarion.
- LOSEMANN V. (2007), «Sparta in the Third Reich», in Birgalias *et al.* 2007, p. 449-462.
- LUZZATTO S. (1984), «Un futur au passé. La Révolution dans les *Mémoires* des Conventionnels», *AHRF*, 278, p. 455-475.
- LUZZATTO S. (2001), *L'automne de la Révolution: luttes et cultures politiques dans la France thermidorienne*, Paris, Champion (Textes et études).
- MORELLE E.G. (1970), *Code de la Nature ou le véritable Esprit des Loix* [1755], Paris, Éditions sociales (Les Classiques du peuple).
- MOSSÉ C. (1989), *L'Antiquité dans la Révolution française*, Paris, Albin Michel (L'Aventure humaine).

- MOSSÉ C. (2007), « L'image de Sparte dans les *Vies parallèles* de Plutarque », in Birgalias *et al.* 2007, p. 303-313.
- NAUDIN-PATRIAT F. (éd.) (1997), *La Constitution du 24 juin 1793 : l'utopie dans le droit public français* (Actes du colloque de Dijon, 16-17 septembre 1993), Dijon, Éditions universitaires de Dijon (Publications de l'Université de Bourgogne).
- OLLIER F. (1933-1943), *Le mirage spartiate, étude sur l'idéalisation de Sparte dans l'Antiquité grecque*. 1 *De l'origine jusqu'aux Cyniques*, Paris, de Boccard; 2 *Du début de l'école cynique jusqu'à la fin de la cité*, Paris, Les Belles Lettres.
- OZOUF M. (1989), *L'homme régénéré. Essais sur la Révolution française*, Paris, Gallimard (Bibliothèque des histoires; 136).
- POWELL A. (1988), *Athens and Sparta. Constructing Greek Social History from 478 BC*, Londres, Routledge (Croom Helm Classical Studies).
- POWELL A. (1994), « Plato and Sparta: Modes of Rule and of non-rational Persuasion in the *Laws* », in Powell & Hodkinson 1994, p. 273-321.
- POWELL A. (éd.) (1989), *Classical Sparta: Techniques behind her Success*, Londres, Routledge.
- POWELL A., HODKINSON S. (éd.) (1994), *The Shadow of Sparta*, Londres, Routledge for the Classical Press of Wales.
- QUANTIN J.-L. (1988), « Traduire Plutarque, d'Amyot à Ricard. Contribution à l'étude du mythe de Sparte au XVIII^e siècle », *Histoire, économie et société*, 7 / 2, p. 243-259.
- QUANTIN J.-L. (1989), « Le mythe du Législateur au XVIII^e siècle. État des recherches », in *Primitivisme et mythes des origines dans la France des Lumières, 1680-1820* (Actes du colloque de Paris, 24-25 mai 1988), C. Grell, C. Michel (éd.), Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, p. 153-164.
- RAWSON E. (1969), *The Spartan Tradition in European Thought*, Oxford, Clarendon Press.
- REBENICH S. (2002), « From Thermopylae to Stalingrad. The Myth of Leonidas in German Historiography », in *Sparta. Beyond the Mirage*, A. Powell, S. Hodkinson (éd.), Swansea – Londres, The Classical Press of Wales – Duckworth, p. 323-349.
- REVAULT D'ALLONES M. (1986), « Le jacobinisme ou les apories du politique », *Revue française de science politique*, 36, p. 519-526.
- RICHER N. (2007), « Le modèle lacédémonien dans les œuvres non historiques de Xénophon (*Cyropédie* exclue) », *Ktèma*, 32, p. 405-434.
- RICHER N. (éd.) (2007), *Xénophon et Sparte* (Actes du colloque de Lyon, 15-17 juillet 2006), *Ktèma*, 32, p. 293-456.
- ROSSO C. (1980), *Mythe de l'égalité et rayonnement des Lumières*, Pise, Libreria Goliardica (Studi e testi) (chap. VI: « Ô Rousseau!... Du fond du tombeau, soutiens l'égalité! »).

- ROUSSEAU J.-J., *Discours sur les Sciences et les Arts* [1750], in *Œuvres complètes*, t. III. *Du Contrat social. Écrits politiques*, B. Gagnebin, M. Raymond (éd.), Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade; 169), 1964, p. 1-30.
- ROUSSEAU J.-J., *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* [1755], in *Œuvres complètes*, t. III. *Du Contrat social. Écrits politiques*, B. Gagnebin, M. Raymond (éd.), Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade; 169), 1964, p. 131-194.
- ROUSSEAU J.-J., *Émile* [1762], in *Œuvres complètes*, t. IV, *Émile. Éducation. Morale. Botanique*, B. Gagnebin, M. Raymond (éd.), Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade; 208), 1969, p. 245-868.
- ROUSSEAU J.-J., *Projet de constitution pour la Corse* [1765], in *Œuvres complètes*, t. III, *Du Contrat social. Écrits politiques*, B. Gagnebin, M. Raymond (éd.), Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade; 169), 1964, p. 901-939.
- ROUSSEAU J.-J., *Considérations sur le gouvernement de Pologne et sur sa réformation projetée (sic)* [1772], in *Œuvres complètes*, t. III, *Du Contrat social. Écrits politiques*, B. Gagnebin, M. Raymond (éd.), Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade; 169), 1964, p. 953-1041.
- ROUSSEL P. (1960), *Sparte* [1939], Paris, de Boccard.
- RUZÉ F. (1999), « La légende de Sparte », *L'Histoire*, 232, repris dans sa version complète dans *Eunomia. À la recherche de l'équité*, Paris, de Boccard (Cahiers du littoral; 1, 3), 2003, p. 175-182.
- RUZÉ F. (2007), « 'Lacôniser' à Athènes : à propos des *Guêpes* d'Aristophane », in *Athènes et le politique. Dans le sillage de Claude Mossé*, P. Schmitt Pantel, F. de Polignac (éd.), Paris, Albin Michel (Bibliothèque Albin Michel Histoire), p. 249-270.
- RUZÉ F., CHRISTIEN J. (2007), *Sparte. Géographie, mythes et histoire*, Paris, Armand Colin (Collection U).
- SAINT-JUST L. de (Gratien 1946), *Œuvres: Discours, Rapports, Institutions républicaines...* [1794], J. Gratien (éd.), Paris, Éditions de la cité universelle.
- SCHLIEBEN-LANGE B., KNAPSTEIN F. (1988), « Les idéologues avant et après Thermidor », *AHRF*, 271, p. 35-59.
- TIGERSTEDT E.N. (1965-1974), *The Legend of Sparta in Classical Antiquity*, Stockholm, Almqvist & Wiksell (Stockholm Studies in History of Literature; 9; 15), 2 vol.
- TOUCHEFEU Y. (1999), *L'Antiquité et le christianisme dans la pensée de Jean-Jacques Rousseau*, Oxford, Voltaire Foundation (Studies on Voltaire and the Eighteenth Century; 372).
- TUPLIN C.J. (1993), *The Failings of Empire. A Reading of Xenophon's Hellenica 2.3.11-7.5.27*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag (Historia Einzelschriften; 76).
- TUPLIN C.J. (éd.) (2004), *Xenophon and his World* (Papers from a conference held in Liverpool in July 1999), Stuttgart, Franz Steiner Verlag (Historia Einzelschriften; 172).